



### **Paroles immigrées** **Onze soirées dans un foyer de travailleurs**

Aceval N. et Zimmermann B., L'Harmattan, 2008

Cet ouvrage rend compte d'une expérience menée dans un foyer ADOMA de Montgeron, par une association culturelle : Soleil en Essonne, et dont les finalités sont : « que (les) résidents

deviennent enfin visibles aux yeux des autres habitants, que soit révélée leur histoire de travailleurs immigrés ».

Pour ce faire, deux conteurs sont sollicités : l'un est une femme, l'autre est un homme, l'une « de tradition bédouine », l'autre « conteur d'un pays du Sahel ». Cela afin de favoriser la rencontre interculturelle.

Quant au public, s'il est effectivement composé de personnes originaires du Maghreb et de l'Afrique noire, il n'est point mixte celui-là : que des hommes, comme il se doit dans un foyer ADOMA et les auteurs de noter qu'« il est plus difficile de prendre langue avec des hommes habitués, par leur culture, à peu exprimer leurs sentiments ».

Néanmoins, et c'est un anthropologue, poète et écrivain, qui partage sa vie entre la France et l'Algérie qui le dit dans sa préface, les deux conteurs sont parvenus à « une médiation d'une qualité rare » et, progressivement, les langues se sont déliées, l'écoute de chacun s'est emparée « de l'auditoire uni dans une même ferveur ».

L'ouvrage est construit chronologiquement, suivant le sentier tracé par les onze soirées de l'atelier-conte, réuni entre Avril et Juin 2006. Des observations sur le déroulement de chacune d'elles alternent avec des contes transmis par les professionnels ou les résidents, et qui se répondent souvent. Il y a aussi des photos en noir et blanc prises sur le vif, et où alternent aussi sourires, gravité et méditation. L'ouvrage procède par petites touches, ne forçant jamais le trait, n'appuyant pas de manière excessive sur les découvertes faites, et laissant ainsi, à l'instar du conte, qui est le support privilégié de l'atelier, une place à l'imaginaire du lecteur.

La première soirée est consacrée à la présentation de l'atelier et les auteurs admettent qu'elle commence très mal. « Que voulez-vous qu'ils s'intéressent à des contes quand leurs chambres font 7 m<sup>2</sup> ? », s'indigne Abdel.

Lors de la seconde soirée, tout est à refaire. A l'arrivée des conteurs, un résident les apostrophe, les traitant d'« intellectuels ». Robert, le deuxième conteur, s'intéresse alors à la ville où le monsieur est né et la rencontre a lieu. Etonnements de part et d'autre. Regard mutuel qui change. Et là, la glace est brisée et les participants autorisés.

Les contes sont d'abord le fait des professionnels, mais Hamou, le plus audacieux, se permet néanmoins de proposer d'autres chutes aux récits, libérant par là-même « quelques hommes de leur timidité ». Quant aux silencieux, souvent, un petit encouragement suffit. Et même lorsque la thématique, un soir, porte sur l'exil, même si certains se taisent, ils disent beaucoup : « C'est l'exil qui nous a fait oublier », lâche quelqu'un.

Les conteurs s'adaptent, improvisent. Ainsi, une nuit, le thème de la colère glisse vers celui de la femme. Une autre fois, interrogé sur la Guerre d'Algérie, le groupe refuse de parler. Une autre fois encore, « le réel fait irruption dans les échanges » autour du sujet de l'hospitalité, qui suscite de violentes critiques à l'égard de la France. Et même si, là encore, tous ne parlent pas, « ils confient à d'autres le soin de parler à leur place par procuration ».

Parfois, les récits de vie s'atténuent au bénéfice du seul imaginaire. Il en va ainsi de la séance sur la mort que le conte tient à distance. Jusqu'à l'irruption d'Eric, qui décrit abruptement ses angoisses de la mort après deux crises cardiaques. Là, les auteurs expriment avec simplicité leur « saisissement » et la limite atteinte de leurs compétences.

L'ouvrage se termine par le titre « Pas de conclusion ». En effet, l'expérience ne s'est pas arrêtée en Juin 2006, tant on ne peut clore une action qui a pour ambition de se « reconnaître réciproquement une communauté de destin ».